

## FABLE

## LES LOUPS ET LES CHIENS

Les loups, en cherchant à s'instruire  
Dans les gros livres des savants,  
Un jour, arrivèrent à lire  
Que les chiens étaient leurs parents.

Flairant aussitôt leur affaire,  
Ils dirent : Voi i du renfort !  
Et s'avancant vers la clairière,  
Ils sortent d'un commun accord.

Que cherchent-ils ? Une entrevue  
Avec Messieurs les nobles chiens.  
Que veulent-ils ? Ils ont en vue  
De les gagner comme soutiens.

« Bonjour, amis, grande nouvelle !  
On dit que nous sommes cousins :  
Donc notre existence mortelle  
Doit couler par mêmes chemins.

Pour vous, hélas ! quel esclavage  
Est le vôtre, en captivité !  
Oh ! si vous saviez l'avantage  
De notre chère liberté !

Unissons-nous par alliance,  
Nous aurons les mêmes bienfaits.  
Oublions rancune et vengeance,  
Et signons un traité de paix.

Votre appui nous est nécessaire  
Autant que le nôtre à vous tous.  
L'essentiel est la bonne chère !  
Unis, qui tiendra contre nous ?

Auprès des brebis grassouillettes  
Vous nous introduirez d'abord ;  
Agneaux, diadons, poule replètes  
Nous mangeons même avec transport !

Nous vous régalerons ensuite  
Des friandises de nos bois,  
Où nous tenons toujours marmite  
Abondante et douce à la fois.

Car là, les plaisirs de la chasse,  
Nous les goûtons incessamment.  
Est-il un emploi qui surpasse  
Un exercice aussi charmant ?

Et sous le rapport militaire,  
Songez que nous sommes puissants :  
Nous sommes rompus à la guerre,  
Nous avons de terribles dents !

Les nobles chiens, à ce langage,  
Se sentirent tout irrités :  
« Assés, loups, de ce bavardage,  
Vraiment, nous sommes insultés.

Si nous avons même origine,  
Aujourd'hui, c'est tout différent :  
Parmi vous la race canine  
Ne reconnaît aucun parent.

Ayant forfait à la nature,  
Vous avez forfait à l'honneur ;  
Monstres, brigands, vile roture,  
Vous êtes des objets d'horreur !

Maudits soient vos conseils de traîtres !  
Jamais nous n'irons avec vous.  
Abandonner, trahir vos maîtres !  
Non ! Nous ne sommes pas si fous.

On nous choie dans la famille ;  
Nous aimons, nous sommes aimés !  
Qu'importe à nous la pacotille  
Des biens dont vous êtes charmés ?

Notre maison, notre apanage,  
Vaut mieux que votre liberté ;  
Vous ne vivez que de carnage,  
Nous ne vivons que de bon é !

Et la chasse, quoi qu'on en dise,  
Paraît bien rare dans vos bois ;  
Vos maigres flancs, avec franchise,  
Admettent qu'ils sont aux abois !

Vous n'aurez pas notre volaille,  
Ni nos agneaux, ni nos brebis :  
S'il le faut nous sommes de taille  
A combattre pour nos amis !

Nous faire peur n'est pas facile :  
Nous avons des dents, nous aussi !  
Race non moins lâche que vile,  
Nous sommes vos maîtres ici !

Il vous appartient de séduire.  
Car c'est là l'œuvre des démons !  
Mais jamais vous ne pourrez dire  
Que le stigmate est sur nos fronts !

Ni stigmate d'apostasie,  
Ni stigmate de lâcheté.  
Arrière votre hypocrisie !  
Vive notre fidélité !

\* \*

C'est ainsi que les chiens eux-mêmes  
Donnent à l'homme des leçons :  
Leurs discours sont de s'anathèmes  
Contre renégats et poltrons.

Comme les chiens, la race humaine  
Est en butte aux séductions ;  
L'orgueil, la colère, la haine  
Caudent mille déflections.

Honte aux séducteurs qui concertent  
La bassesse et la trahison !  
Honte aux malheureux qui désertent  
Et Patrie et Religion !

*J. D. Burque, P. H.*

## COURRIER DE PARIS

N. D. R.—L'article qui suit, de notre charmant confrère parisien, devait passer une semaine ou deux plus tôt. Des empêchements incontinentables l'ont retardé ; nous le regrettons autant que nos lecteurs. Ce sera un mal pour un bien : puisque nous aurons l'avantage de donner deux "Courrier de Paris," à dates plus rapprochées.



ES morts vont vite, dit la balade allemande. C'est vrai. Nous venons de perdre, en trois semaines, trois "immortels," et qui donc aujourd'hui parle encore d'eux ? Si l'on prononce leur nom, d'aventure, c'est pour s'occuper... de leurs successeurs à l'Académie française.

Vous savez sans doute que c'est un petit jeu très parisien que celui des candidatures académiques. Il y a des salons où l'on ne fait que cela—de ces salons littéraires, très graves, très gourmés, où l'on serait tenté de parler en vers—si l'on avait la rime facile. Pailleron les a dépeints, dans son étincelante comédie : *Le monde où l'on s'ennuie*.

Ces salons donc, sont très occupés en ce moment. Vous pensez : trois fauteuils à pourvoir, d'un coup ! Et, d'en avoir ainsi trois, libres à la fois, cela simplifie singulièrement les choses. On va pouvoir contenter tout le monde—au moins les plus pressés, les plus pressants. On se livre déjà, dans les graves cénacles, à des calculs de probabilités ; on pèse les chances de chacun ; on escompte l'arrêt des trente-sept immortels survivants, et voici ce que l'on présume :

M. Berthelot, le savant chimiste, semblerait assuré d'obtenir sans concurrence le siège d'Ernest Renan. Restent en présence deux candidats principaux : MM. Thureau-Dangin et Emile Zola, qui ont l'un et l'autre de chaleureux partisans et des adversaires irréconciliables... jusqu'à présent. Or, il paraît que l'accord est à la veille de s'établir sous les coupes de l'Institut : les intransigeants vont transiger. Ils devinent probablement qu'ils ne se débarrasseront pas autrement de ces deux candidats qui se disent eux-mêmes candidats perpétuels.

Il est donc fortement question de se faire des concessions réciproques. La faction de l'Académie que l'on est convenu d'appeler "le parti des ducs" votera comme un seul homme pour M. Zola. En revanche, les amis de M. Zola rendront la pareille à M. Thureau-Dangin, présenté par le parti des ducs. Le résultat final, si tout se passe comme on le prévoit, sera que M. Berthelot remplacera M. Renan ; M. Thureau-Dangin prendra le siège de M. Camille Rousset, et M. Zola occupera le fauteuil de M. Marmier.

A propos de Marmier, on a raconté beaucoup d'anecdotes ces jours-ci. Le vieil académicien avait, paraît-il, la passion des bouquins. Tous ceux qui ont peu ou prou visité Paris savent que sur les parapets des quais, le long de la Seine, sont établies en plein vent—c'est le cas de le dire, car il n'y a pas un endroit de la capitale aussi propice aux fluxions de poitrine—sont établies, dis-je, des caisses remplies de livres délaissés que l'on vend à bas prix. Tout ce que la rive gauche compte de savants, de bibliophiles, de gens de lettres, d'étudiants, s'amuse à flâner là, à feuilleter les pages jaunies, et plus d'un a eu la chance de découvrir, échoué au milieu de ces épaves, quelque volume de valeur.

Marmier était au nombre des plus assidus "bouquineurs." Un jour, il aperçut dans ce rebut de la librairie, un livre signé de son nom et portant sur la première page une dédicace écrite par lui-même à un célèbre critique. Il acheta le bouquin, le fit luxueusement relier et l'envoya derechef au critique, avec ces mots : "Vous le garderez peut-être pour sa reliure ?"

L'académicien défunt n'a pas oublié, en mourant, ses bons amis des quais. Par une clause de son testament, il leur lègue une somme de 1000 f. pour que tous les bouquineurs se réunissent en un grand banquet donné en son honneur. Vous pensez si les pauvres diables sont contents de l'aubaine : un banquet à dix francs par tête, puisqu'ils sont une centaine environ ! On n'a pas tous les jours pareil gala.

Ce repas-là sera plus gai, certes, que le repas funèbre que quelques fervents de Renan vont donner, à la mémoire du maître. Un dîner funèbre, on ne s'explique pas bien, au premier abord, en quoi cela consiste. Il paraît que c'est tout simplement la réunion habituelle du Dîner celtique, dont faisait partie l'auteur de *la Vie de Jésus*. Seulement la date en a été fixée cette fois au 2 novembre—jour des morts—on a dû prononcer des discours à l'éloge de Renan et, en signe de deuil, supprimer les chants bretons qui terminaient ordinairement la soirée.

Etrange manière d'honorer le philosophe qui vantait et professait avant tout la gaieté et la bonne humeur ?

Eh bien, n'avait-il pas raison, cet esprit aimable et toujours souriant ? Je ne veux pas parler ici de ses opinions religieuses ; c'est une question délicate et brûlante, et je ne voudrais pas froisser ni ses partisans, ni ses détracteurs. Je m'occupe seulement de son caractère affable et bon, de sa manière si saine et si juste de prendre la vie par son meilleur côté, sans lui demander plus qu'elle ne peut donner, sans se laisser abattre par toutes les innombrables petites misères de l'existence. Oui, certes, je crois que la gaieté et la bonne humeur sont encore ce qu'il y a de mieux pour aller droit son chemin, sans trop se meurtrir aux épines et aux cailloux.

Et d'autres aussi sont de mon avis, puisque l'on vient de donner une consécration officielle à la chanson, la chanson, cette moelle de l'esprit français, cette mousse de champagne qui est si bien chez elle sur le vieux sol gaulois.

Oui la chanson entre à l'Académie ; décidément, l'Académie fait beaucoup parler d'elle en ce moment ! Un généreux inconnu a légué à la docte assemblée un capital de dix mille francs dont la rente devra être consacrée, tous les deux ans, à la meilleure chanson.

Cela semble bizarre, ce rapprochement ; les immortels s'érigeant en jury pour discuter les mérites d'une composition presque toujours essentiellement plébéienne, où le peuple garde son franc parler, un peu rude parfois. Et je me demande si les Quarante oseraient couronner, par exemple, quelqu'un de ces couplets féroce-ment ironiques d'Aristide Bruant, ou bien *Jean-Pierre*, cette admirable chanson de Richepin, si "nature" et si noble dans sa rusticité, mais où la grammaire est traitée avec le plus parfait sans gêne.

J'ai l'nez mouché par une entaille  
Et deux lingots de plomb sous la peau ;  
Mais paraît qu'il a pris un drapeau  
Et qu'on nous ont gagné la bataille.  
Ran plan plan, les gars, en avant !  
J'm'appelle Jean-Pierre, et j'suis vivant !